

A Lesbos, les exilés vivent " au milieu des rats et des vers "



Surpeuplé et insalubre, le camp grec pour migrants de Moria vit une catastrophe humanitaire



Ici, nous sommes dans la jungle. C'est le surnom de cette zone hors de l'enceinte du camp. Les nouveaux arrivants comme moi sont obligés d'y rester parce qu'il n'y a plus assez de places à l'intérieur de Moria", raconte Ali, un jeune Afghan de 21 ans qui a accosté en juillet sur Lesbos, l'une des îles grecques les plus touchées par les naufrages de réfugiés arrivant de Turquie lors de la crise migratoire de 2015. " Nous n'avons même pas eu droit à une tente. Nous sommes livrés à nous-mêmes sans aucune information. "

A l'ombre des oliviers, des bâches s'étalent sur les hauteurs, à quelques kilomètres du village, autour du centre d'identification et d'enregistrement (aussi appelé " hotspot ") où doivent rester les réfugiés le temps de l'examen de leur demande d'asile depuis la signature de l'accord entre l'Union européenne (UE) et la Turquie en mars 2016. Si celui-ci a considérablement réduit les flux, ils ne sont pas complètement taris.

Les derniers arrivants construisent des cabanes par leurs propres moyens, les enfants jouent dans des flaques de boue, les parents cuisinent au feu de bois, les quelques sanitaires empestent, les déchets s'amoncellent sur la colline... " Ce qui se passe à Moria est un crime contre l'humanité. Mais sommes-nous encore humains aux yeux des dirigeants européens ? ", s'indigne Ali, qui tente de s'échapper de l'horreur quotidienne en écoutant du heavy metal et en lisant Nietzsche et Sartre.

Dans l'enceinte du centre, d'une capacité officielle de 3 000 personnes, la situation n'est guère meilleure. " Il existe en moyenne un sanitaire pour 70 personnes, alors que d'après les standards humanitaires, il en faudrait un pour 20 habitants... Le camp ne cesse de se dégrader : en février, il y avait 5 000 personnes. Désormais, il y en a 8 000 avec un tiers d'enfants et de personnes malades qui ne peuvent pas rester dans de telles conditions ", constate Idoia Moreno, la directrice de la clinique pédiatrique de l'ONG Médecins sans frontières (MSF).

" Un lieu de transit prolongé "

Début septembre, Christiana Kalogirou, gouverneure de la région du nord de la mer Egée, à laquelle Lesbos

appartient, avait donné trente jours au ministère de l'immigration pour remédier à une situation " *dangereuse pour la santé publique et l'environnement* ", faute de quoi elle ordonnerait la fermeture du camp.

Un mois plus tard, Moria est toujours ouvert. Certes, le système d'évacuation des eaux usées a été réparé mais les conditions de vie restent désastreuses. " *Nous vivons au milieu des poubelles, les rats rôdent et, dans les toilettes, les vers grouillent. J'ai préféré acheter une tente pour une vingtaine d'euros à une famille qui est partie sur le continent pour au moins me sentir en sécurité avec ma fille et ma sœur* ", raconte Hannifa, qui a perdu son mari en Afghanistan. Elle se plaint également des bagarres, récurrentes entre différentes communautés. " *A la nuit tombée, je me barricade. Si je vais aux toilettes, je suis accompagnée par ma sœur car il n'y a pas de verrou aux portes...* "

Depuis le début de l'année, plus de 22 000 migrants sont arrivés sur les îles grecques, contre 17 563 pour 2017, selon le ministère de l'immigration. " *Et Moria est devenu pour beaucoup un lieu de transit prolongé le temps que leur demande d'asile soit étudiée* ", souligne Dimitris Vafeas, le directeur adjoint de Moria.

Abo Rakhan attend depuis un an et vingt-six jours. En première instance de sa demande d'asile, la Turquie a été jugée comme un " pays sûr " pour ce trentenaire de Palmyre. Il attend désormais une décision en appel pour savoir s'il sera renvoyé. " *L'attente rend tout le monde fou... et les psychologues sont peu nombreux !* ", s'exclame Abo Rakhan, qui a perdu dix kilos depuis son arrivée. Les enfants, qui représentent un tiers des habitants du camp, ne sont pas épargnés par les problèmes. Selon un rapport de MSF publié fin septembre, les médecins ont constaté que près d'un quart des enfants venus les consulter s'étaient automutilés, avaient tenté de se suicider ou avaient souhaité mourir.

Gestion chaotique

Le seul moyen pour les réfugiés de Moria de rejoindre le continent, ou d'être relogé dans un appartement dans la ville de Mytilène payé par le Haut-Commissariat des Nations unies aux réfugiés, est d'obtenir un document des services d'asile attestant de leur état de vulnérabilité, pour cause de handicap, de grossesse, d'âge avancé... Tahani est devenue aveugle lors de son périple, à la frontière entre la Syrie et la Turquie. Des éclats de balles tirées par des soldats turcs ont abîmé ses yeux. " *J'ai besoin d'une opération chirurgicale d'urgence... Dans le camp, avec la saleté, mon état s'aggrave. Je n'ai toujours pas obtenu ce papier pour quitter Moria* ", note la jeune Syrienne de Deir ez-Zor. Il faut au minimum quatre mois pour obtenir un rendez-vous avec le médecin de l'organisme d'Etat qui délivre ce sésame.

L'engorgement n'explique pas tout. Si, depuis trois ans, Moria reste un cauchemar pour les réfugiés, c'est aussi à cause de la gestion chaotique. " *Nous ne disposons pas d'un budget propre. Toutes les commandes doivent être validées par le ministère de l'économie, puis par celui de la défense et, enfin, par celui de l'immigration... A cause de cette bureaucratie, nous n'avons toujours pas reçu de couvertures, alors que nous sommes seulement à quelques semaines de l'hiver !* ", rapporte Dimitris Vafeas, le directeur adjoint.

Mais pour Efi Latsoudi, qui dirige un centre d'accueil autogéré à côté de Moria, où sont hébergées quelques familles parmi les plus vulnérables depuis 2012, le manque d'organisation est aussi " *un choix politique pour laisser Moria dans un état déplorable. Le gouvernement grec doit faire le sale boulot, mais l'UE, qui finance et dicte cette politique d'endiguement, est aussi responsable de l'inhumanité dans laquelle les réfugiés sont accueillis.* "

Marina Rafenberg

© Le Monde

◀ **article précédent**

Angela Merkel s'apprête à...

article suivant ▶

" Notre défi, c'est que...